

“ Nam benevolentia absurdum sonat (Isidore de Séville, Etym. X, 26) : une question de prononciation ? ”

Jacques Elfassi

► **To cite this version:**

Jacques Elfassi. “ Nam benevolentia absurdum sonat (Isidore de Séville, Etym. X, 26) : une question de prononciation ? ”. *Eruditio antiqua*, HiSoMA/MOM, 2013, 5, p. 47-54. <<http://www.eruditio-antiqua.mom.fr/vol5/EA5e.Elfassi.pdf>>. <hal-01509020>

HAL Id: hal-01509020

<https://hal.univ-lorraine.fr/hal-01509020>

Submitted on 15 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



NAM BENEVOLENTIA ABSVRDVM SONAT
(ISIDORE DE SÉVILLE, *ETYM.* X, 26) :
UNE QUESTION DE PRONONCIATION ?

JACQUES ELFASSI

CENTRE ÉCRITURES (EA 3943) – UNIVERSITÉ DE LORRAINE – METZ

Résumé

Dans *Etym.* X, 26, Isidore de Séville semble justifier la forme *beniuolentia* par la prononciation : *nam beneuolentia absurdum sonat*. R. Maltby pensait que cette remarque était une addition d'Isidore à sa source supposée, ce qui la rendait très significative. En réalité, ce n'est pas un ajout isidorien, mais un emprunt à Placidus. D'autre part, *absurdum sonare* ne fait pas nécessairement référence à la prononciation : chez Augustin (et probablement chez Isidore), cette expression signifie « paraître absurde ». Isidore ne parle pas de la prononciation, mais plus vraisemblablement de l'orthographe.

Abstract

In Etym. X, 26, Isidore of Seville seems to justify the spelling beniuolentia by the pronunciation: nam beneuolentia absurdum sonat. R. Maltby thought that this remark was Isidore's addition to his supposed source, which made it very significant. In reality, it is not an isidorian addition, but a loan from Placidus. Moreover, absurdum sonare does not necessarily refer to the pronunciation: by Augustine (and probably by Isidore), this expression means « to seem absurd ». Isidore does not speak about the pronunciation, but more likely about the orthography.

Le point de départ de cet article est un texte d'Isidore de Séville, *Etymologiae* X, 26 :

Beniuolus, quia bene uult. Non tamen dicimus beneuolus, sicut nec maleuolus. Saepe enim ex duabus partibus conpositum nomen aut priorem aut sequentem litteram corrumpit. Nam beneuolentia absurdum sonat.

« *Beniuolus*, parce qu'il veut (*uult*) bien (*bene*). Cependant, nous ne disons pas *beneuolus*, de même que nous ne disons pas *maleuolus*. Souvent, en effet, un mot composé de deux parties altère une lettre soit de la première, soit de la seconde. Car *beneuolentia* paraît absurde. »

C'est de manière délibérée que j'ai traduit *absurdum sonat* par « paraît absurde ». Le but de cet article est de montrer que, dans ce passage, *sonare* a probablement un sens figuré, comme dans la phrase française « cet argument sonne faux ». Le texte ne renvoie pas à la prononciation, mais plus vraisemblablement à l'orthographe.

Telle n'est pourtant pas l'interprétation traditionnelle. Les traductions récentes rendent toutes *absurdum sonat* en utilisant un verbe qui exprime l'idée de prononciation : « *suona in modo assai strano* » en italien, « *suena extravagante* » ou « *suena estúpido* » en espagnol, « *sounds absurd* » ou « *has a disagreeable sound* » en anglais¹.

Comme j'ai moi-même adopté, naguère, cette interprétation², je suis d'autant mieux placé pour la comprendre. Il est indéniable que *sonare* est à rapprocher de *sonus*, et que son sens premier – son sens le plus courant aussi – est « faire entendre un son ». En outre, Isidore oppose *beneuolus* et *beniuolus*, c'est-à-dire, apparemment, deux formes qui s'opposent par le timbre de leur deuxième voyelle. Enfin, ce passage a fait l'objet, de la part de R. Maltby, d'un commentaire très intéressant, qu'il vaut la peine de citer intégralement³ :

« Isidore's orthography, in so far as it can be reconstructed, does not always reflect his own pronunciation. As will be shown below, his pronunciation is often masked by a classicizing spelling. On at least one occasion, however, a non-classical spelling, *Etymologiae* 10.26 *beniuolus*, is supported by an

¹ En italien, VALASTRO CANALE 2004, t. 1, p. 799 ; en espagnol, j'ai d'abord cité OROZ RETA – MARCOS CASQUERO 1993, p. 807, puis VELÁZQUEZ 2003, p. 186 ; en anglais, THROOP 2005 (sans pagination), puis BARNEY 2006, p. 215. Je n'ai pas eu accès à la traduction allemande de MÖLLER 2008.

² Voir ELFASSI 2004, p. 61-62.

³ MALTBY 1999, p. 441-442. Bien qu'ici je prenne R. Maltby en défaut sur un petit détail (la source d'*Etym. X, 26*), j'ai la plus grande admiration pour ses travaux, et notamment pour l'article dont je cite ici un large extrait.

appeal to pronunciation *nam benevolentia absurdum sonat*. A comparison between Isidore's text and its fourth century grammatical source, Albinus, shows that the reference to pronunciation is an addition by Isidore: Albin. *Gramm.* VII 298. 14-16 *benivolus et beneficus, licet a bene adverbio sit compositum, tamen per i, non per e, scribitur; similiter et malivolus et malificus, sicut a pace pacificus.* »

Dans une publication antérieure⁴, j'ai moi-même repris à mon compte l'argumentation de R. Maltby, car elle me semblait lumineuse : ce qui était significatif dans *Etym.* X, 26, ce n'était pas seulement la référence à la prononciation, mais le fait que cette référence fût un *ajout* de la part d'Isidore. Il paraissait donc presque certain que la prononciation indiquée par l'évêque de Séville était bien celle de ses contemporains (dans la première moitié du VII^e siècle et dans le sud de la péninsule ibérique) et qu'elle présentait un tel caractère d'évidence que même un auteur aussi conservateur dans ses choix orthographiques qu'Isidore était contraint d'en tenir compte.

Malheureusement, le raisonnement de R. Maltby repose sur des bases inexactes. La source supposée d'Isidore, présentée comme un grammairien du IV^e siècle, « Albinus », est en réalité Alcuin, dont le *De orthographia* date de la fin du VIII^e siècle⁵. C'est donc Isidore qui est la source d'« Albinus », pseudonyme d'Alcuin, et non l'inverse⁶.

Il faut donc trouver ailleurs la source ou les sources d'Isidore. Si on cherche qui a pu lui inspirer l'étymologie *beniuolus quia bene uult*, on peut penser à Eutychès, dans le premier livre de son *Ars de uerbo*⁷ :

A uolo uis beniuolus maliuolus.

« *Beniuolus* et *maleuolus* viennent de *uolo, uis.* »

Toutefois, l'emprunt à Eutychès est peu probable : l'étymologie *beniuolus quia bene uult* est de toute façon transparente, et *beniuolus* et *maliuolus* (ou plutôt *beniuolentia* et *maliuolentia*) sont associés dans un autre texte, qui est sûrement la source principale d'Isidore. Il s'agit de Placidus, *Liber glossarum*, B 27⁸ :

⁴ Article déjà cité (ELFASSI 2004, p. 61-62).

⁵ Sur le *De orthographia* d'Alcuin, la notice la plus complète est celle de JULLIEN – PERELMAN 1999, p. 142-145 (ALC 32). L'édition de référence est actuellement celle de BRUNI 1997 (le paragraphe consacré à *beniuolus* et cité par R. Maltby se trouve p. 8, § 59).

⁶ Le lien entre Alcuin et Isidore a été bien vu par BRUNI 1997 (p. 8, apparat des sources au § 59), qui signale aussi l'autre source probable d'Alcuin (celle qui lui a inspiré le début de sa phrase, *beniuolus et beneficus licet a bene aduerbio sit compositum*) : Cassiodore, *De orthographia*, V, 12 (dans l'édition récente de STOPPACCI 2010, p. 37).

⁷ Texte édité par KEIL 1868, p. 454, l. 23.

⁸ Texte édité par PIRIE – LINDSAY 1930, p. 14. Je croyais être le premier à faire cette petite découverte lorsque je me suis aperçu que l'éditeur ancien de Placidus, A. Deverling, avait

Beniuolentia et maliuolentia per I non per E dicitur, quomodo benignus et malignus non 'benignus' et 'malignus'; saepe enim ex duabus partibus compositum nomen aut priorem aut sequentem litteram corrumpit; ideo beniuolentiam dicimus, nam 'beneuolentia' crassum quidem sonat.

« *Beniuolentia et maliuolentia se disent avec I et non avec E, comme *benignus* et *malignus*, et non 'benignus' et 'malignus'; souvent en effet, un mot composé de deux parties altère une lettre soit de la première, soit de la seconde; c'est pourquoi nous disons *beniuolentia*, car 'beneuolentia', assurément, sonne de manière grossière.* »

La comparaison avec le texte d'Isidore ne laisse aucun doute : l'auteur des *Étymologies* a repris mot pour mot la phrase *saepe enim... corrumpit*. Placidus est aussi la source de la formule si importante pour notre propos : *nam beneuolentia absurdum sonat* est une simple réécriture de *nam beneuolentia crassum quidem sonat*.

L'identification de cette source amène nécessairement à s'interroger sur la valeur du « témoignage » d'Isidore. On pourrait supposer que si l'évêque de Séville a conservé la remarque de Placidus, c'est qu'il l'approuvait et qu'elle correspondait à ce qu'il entendait autour de lui. Mais en fait elle n'avait guère de sens à son époque : il est presque certain qu'au VII^e siècle l'ancien i bref atone était confondu avec l'ancien e bref atone⁹. Dans ces conditions, il est peu probable que la prononciation de *beneuolentia* fût vraiment différente de celle de *beniuolentia*. Certes, Isidore oppose *beneuolus* et *beniuolus*, mais il ne faut pas être victime de l'illusion graphique : ce n'est pas parce que deux mots sont écrits de manière différente qu'ils se prononcent nécessairement de manière différente. En réalité, les deux mots se prononçaient probablement de la même façon : cette opposition n'est donc pas phonétique mais orthographique.

On pourra objecter qu'Isidore emploie le verbe *dicere* (*non tamen dicimus beneuolus, sicut nec maleuolus*) alors qu'il aurait pu utiliser, par exemple, *scribere*. Mais *dicere* se trouvait déjà chez Placidus (*ideo beniuolentiam dicimus*) et son sémantisme, « exprimer par des mots », est très large : il ne se rapporte pas nécessairement à des paroles prononcées à haute voix, mais il peut très bien être employé à propos d'un texte écrit. Dans les *Étymologies*, par exemple, on le trouve associé à l'Écriture sainte¹⁰. Il a très souvent la valeur métalinguistique d'« appeler, désigner, donner un nom » ; c'est dans ce sens, par exemple, qu'on trouve la phrase *graphia scriptura dicitur* (*Etym.* I, 27, 1), avec une formulation

déjà proposé ce rapprochement : voir DEVERLING 1875, p. 14 (apparat des lieux parallèles à la l. 11).

⁹ C'est un lieu commun de la phonétique historique des langues romanes : voir par exemple le manuel de LLOYD 1993, p. 186-188.

¹⁰ Par exemple, dans *Etym.* VII, 2, 46 ou IX, 6, 8.

qui aurait été difficilement concevable si *dicere* se référait seulement (ou même principalement) à la prononciation¹¹.

Le verbe *sonare*, en revanche, se rapporte plus nettement à la prononciation. Si vraiment *beneuolentia* et *beniuolentia* se prononçaient de la même façon et si, comme je l'ai suggéré, les deux mots ne s'opposent pas phonétiquement mais orthographiquement, comment comprendre l'expression *nam beneuolentia absurdum sonat* ?

Si on compare le texte d'Isidore et celui de Placidus, on constate que l'évêque de Séville a transformé *crassum sonat* en *absurdum sonat*, et cette variation n'est pas insignifiante. En effet, la formulation *absurdum sonare* ne se trouve guère, avant Isidore, que chez Augustin (où on trouve aussi *absurde* ou *absurda sonare*) :

- *De sermone Domini in monte* I, 11, 32¹² : *quis autem consentit scripturae diuinae nisi qui legit uel audit pie..., ut quod intellegit non propter hoc oderit quod peccatis suis aduersari sentit..., quod uero aut obscurum aut absurdum illi sonat, non inde concitet contradictionum certamina sed oret ut intellegat ?* (« qui est d'accord avec la divine écriture sinon celui qui la lit ou l'écoute avec piété..., de sorte que ce qu'il comprend, il ne le hâisse pas parce qu'il sent que c'est contraire à ses péchés..., et ce qui lui paraît obscur ou absurde, il ne s'y oppose pas en soulevant des objections, mais prie pour le comprendre ? »).

- *Enarratio in Psalmum* 118/31, 5¹³ : *qui enim diligit Dei legem, etiam quod in ea non intellegit honorat ; et quod ei sonare uidetur absurde, se potius non intellegere, et aliquid magnum latere ibi iudicat* (« celui qui aime la loi de Dieu, honore même ce qu'il ne comprend pas en elle ; et ce qui lui paraît absurde, il juge plutôt que c'est lui qui ne le comprend pas et que quelque grand mystère y est caché »).

- *Locutiones in Heptateuchum* II, 25 (Ex 6, 4)¹⁴ : *et in graeca lingua absurde uidetur sonare, et tamen septuaginta interpretum auctoritas tanta est, quos ita loqui non piguit* (« même en grec cela paraît absurde, et pourtant grande l'autorité des traducteurs de la Septante, qui n'ont pas été gênés de parler ainsi »).

- *Sermo* Dolbeau 22 (= 341 augm.), 22¹⁵ : *quaecumque in scripturis sonant ueluti absurda* (« tout ce qui dans les Écritures paraît absurde »).

Le contexte immédiat des extraits augustiniens suffit à montrer qu'*absurdum sonare* n'y fait jamais référence à la prononciation : dans les quatre textes il est question de la compréhension des Écritures. *Absurdum sonare* signifie

¹¹ Une autre phrase significative est celle-ci : *Pactum dicitur inter partes ex pace conueniens scriptura* (Etym. V, 24, 18). *Dicitur* est associé à un document qui est explicitement écrit.

¹² Texte de MUTZENBECHER 1967, p. 35, l. 755-761.

¹³ Texte de DEKKERS – FRAIPONT 1990, p. 1772, l. 4-7.

¹⁴ Texte de FRAIPONT 1958, p. 407, l. 113-115.

¹⁵ Texte de DOLBEAU 2009, p. 594, l. 504-505.

« paraître absurde », avec un sens proche de : « être difficilement compréhensible »¹⁶. Pour le dire autrement, *sonare* a un sens figuré, comme le verbe « sonner » en français dans une phrase comme « cet argument sonne faux ».

Étant donné la rareté de l'expression *absurdum sonare*, il est probable qu'Isidore l'ait empruntée à Augustin¹⁷. Il a gardé le verbe *sonare* de Placidus mais, en remplaçant *crassum* par *absurdum*, il a en a changé la signification. En effet, il est vraisemblable qu'*absurdum sonare* a le même sens chez Isidore que chez Augustin : « paraître absurde ».

La notice des *Étymologies* X, 26 ne porte donc pas sur la prononciation. Elle n'a pas pour but d'attirer l'attention sur le décalage entre graphie et prononciation, mais plutôt d'expliquer le phénomène qu'on appelle aujourd'hui l'apophonie, c'est-à-dire la fermeture d'une voyelle en syllabe intérieure¹⁸.

On peut penser aussi qu'Isidore est surtout intéressé par l'orthographe : en effet, puisqu'au VII^e siècle *benevolentia* se prononçait comme *beniuolentia*, la seule raison de rejeter *benevolentia* était orthographique. En l'occurrence, l'attitude d'Isidore dans ce domaine est très conservatrice. Selon R. Maltby, il y avait au moins un cas où il avait accepté, de lui-même, de renoncer à une orthographe classique pour l'adapter à la prononciation. Mais la graphie *beniuolentia* pouvait déjà être considérée comme classique puisqu'elle était prônée par un grammairien antérieur (Placidus)¹⁹. Le Sévillan n'a donc pas eu le sentiment de rejeter une orthographe non-classique : son propos est plutôt d'expliquer l'orthographe qu'il devait considérer comme classique. Alcuin, en incluant la notice d'Isidore dans un traité *De orthographia*, ne s'y est pas trompé.

L'hypothèse de R. Maltby donnait à *Etym. X, 26* la valeur d'un témoignage explicite sur la prononciation du latin à Séville au VII^e siècle. Isidore apparaissait aussi comme un auteur capable, au moins dans un cas, de rejeter l'orthographe

¹⁶ Dans le *De sermone Domini in monte*, l'opposition est clairement marquée entre *quod intellegit* et *quod absurdum illi sonat*. Dans l'*Enarratio* 31 sur le psaume 118, *quod ei sonare uidetur absurde* reprend *quod non intellegit*.

¹⁷ Plus précisément au *De sermone Domini in monte* ou à l'*Enarratio* 31 sur le psaume 118, car il ne semble pas, dans l'état actuel des connaissances, qu'il ait connu les *Locutiones in Heptateuchum* et le sermon Dolbeau 22. Pour être plus précis encore, la source la plus vraisemblable est le *De sermone Domini*, qui comporte exactement l'expression *absurdum sonat* (l'*Enarratio* a l'adverbe *absurde*).

¹⁸ On a une autre preuve de l'intérêt des érudits latins pour l'apophonie chez Aulu-Gelle (IV, 6, 5-6) : '*Succidaneae*' autem hostiae dicuntur, ae littera per morem compositi uocabuli in i litteram mutata, nam quasi '*succaedaneae*' appellatae (« si les victimes sont dites *succidaneae*, c'est que, comme d'habitude dans les mots composés, la lettre *ae* a été changée en *i*, car cela revient à ce qu'elles soient appelées *succaedaneae* »). Texte et traduction (un peu modifiée) de MARACHE 1967, p. 200.

¹⁹ C'était vrai aussi dans l'hypothèse de R. Maltby, selon qui Isidore recopiait un grammairien du IV^e siècle, « Albinus ».

classique, et capable en tout cas d'avoir un jugement linguistique personnel sur le latin tel qu'il se parlait à son époque. En réalité, il a recopié en grande partie une glose de Placidus. On peut être déçu par cette conclusion. Mais Isidore, en remplaçant *crassum* par *absurdum*, a quand même apporté un changement significatif. Et on peut aussi éprouver de l'admiration pour un auteur qui a si bien réussi à s'approprier sa source que même un aussi grand savant que R. Maltby lui a attribué ce qu'il avait emprunté à autrui.

BIBLIOGRAPHIE

- BARNEY S. A. (et alii) 2006, *The Etymologies of Isidore of Seville*, Cambridge.
- BRUNI S. 1997, *Alcuino, De orthographia*, Florence (Millennio medievale, 2 ; Testi, 2).
- DEKKERS E. – FRAIPONT J. 1990² (1956¹), *Sancti Aurelii Augustini Enarrationes in Psalmos CI-CL*, Turnhout (Corpus Christianorum. Series Latina, 40).
- DEVERLING A. 1875, *Luctatii Placidi grammatici Glossae*, Leipzig.
- DOLBEAU F. 2009, *Augustin d'Hippone. Vingt-six sermons au peuple d'Afrique*, Paris (Collection des Études Augustiniennes. Série Antiquité, 147).
- ELFASSI J. 2004, « La langue des *Synonyma* d'Isidore de Séville », *Archivum Latinitatis Medii Aevi (Bulletin du Cange)* 62, 2004, p. 59-100.
- FRAIPONT J. 1958, *Sancti Aurelii Augustini Quaestionum in heptateuchum libri VII, Locutionum in heptateuchum libri VII, De octo quaestionibus ex veteri testamento*, Turnhout (Corpus Christianorum. Series Latina, 33).
- JULLIEN M.-H. – PERELMAN F. 1999, *Clavis Scriptorum Latinorum Medii Aevi, Auctores Galliae, 735-987. Vol. II : Alcuinus*, Turnhout.
- KEIL H. 1868, *Eutychis Ars de uerbo*, in *Grammatici Latini*. Vol. V, Leipzig, p. 442-489.
- LLOYD P.M 1993, *Del latín al español. I. Fonología y morfología históricas de la lengua española*, Madrid (version traduite et remaniée de : *From Latin to Spanish. I. Historical Phonology and Morphology of the Spanish Language*, Philadelphia [Pa.], ²1989 [¹1987]).

- MALTBY R. 1999, « Late Latin and Etymologising in Isidore of Seville », in *Latin vulgaire-latin tardif V. Actes du V^e Colloque international sur le latin vulgaire et tardif. Heidelberg, 5-8 septembre 1997*, éd. H. Petersmann et R. Kettemann, Heidelberg, p. 441-450.
- MARACHE R. 1967, *Aulu-Gelle. Les nuits attiques*. Vol. I : livres I-IV, Paris (Collection des Universités de France).
- MÖLLER L. 2008, *Die Enzyklopädie des Isidor von Sevilla*, Wiesbaden.
- MUTZENBECHER A. 1967, *Sancti Aurelii Augustini De sermone Domini in monte libri duo*, Turnhout (Corpus Christianorum. Series Latina, 35).
- OROZ RETA J. – MARCOS CASQUERO M.A. ²1993 [¹1982], *San Isidoro de Sevilla. Etimologías*. Vol. I : livres I-X, Madrid (Biblioteca de Autores Cristianos, 433).
- PIRIE J.W. – LINDSAY W.M. 1930, *Placidi glossae*, in *Glossaria Latina*. Vol. IV : *Placidus, Festus*, Paris, p. 3-70.
- STOPPACCI P. 2010, *Cassiodoro, De orthographia. Tradizione manoscritta, fortuna, edizione critica*, Florence (Edizione nazionale dei testi mediolatini, 25).
- THROOP P. 2005, *Isidore of Seville's Etymologies*, Charlotte (Vt.).
- VALASTRO CANALE A. 2004, *Etimologie o origini di Isidoro di Siviglia*, Torino.
- VELÁZQUEZ I. 2003, *Latine Dicitur, Vulgo Vocant. Aspectos de la lengua escrita y hablada en las obras gramaticales de Isidoro de Sevilla*, Logroño.